

HISTOIRE QUI RENTRE DANS LE MUR

Pacomaz requiem : histoire d'un terroriste

**

FLASHNEWS

Explosion violente sur le viaduc de Millau. Le pont semble être coupé, le trafic interrompu. Les pompiers sont sur place, on ne signale pas de victimes pour l'instant. Accident? Attentat? Restez connecté! Bientôt les images de la catastrophe enregistrées par les caméras de vidéosurveillance du pont !

Infolive : l'information en temps réel ! Parce que l'information est un droit, Infolive c'est un journal toutes les sept minutes, les dernières images accessibles 24h/24 ; souplesse, fluidité, efficacité ! Infolive, c'est l'information dont vous avez besoin !

**

Pacomaz Rancho est au volant d'une vieille voiture rouillée. Une sirène passe, en variant les tons, gros jouet criard avec de vrais policiers dedans. De la poussière, encore de la poussière qui rentre dans l'habitacle et colle à la peau, moite sur cette route surchauffée, il n'a pas plu depuis deux mois dans le sud de la France et le sol se pulvérise en nuages sales ; de loin en loin, un téléphone de secours orange, une aire de stationnement. Quelques arbres maigres, des herbes rases moisissant entre des plaques de roche dénudées. Des éboulis de vieux calcaires, gangrenés de lichens. La route monte, la voiture fatigue, Pacomaz passe la troisième et doit brutaliser son moteur pour franchir les derniers lacets.

Une fois arrivé en haut, il s'arrête pour pisser, se recoiffer, marcher un peu ; du virage où il s'est arrêté, il voit la vallée se couler au loin, vers la plaine cramée, les collines pelées fondant de part et d'autre de la route. Adossé à la portière, il laisse son regard se perdre, vaguement halluciné de fatigue et de vapeurs de bitume. La chemise se plaque sur le corps, raide de crasse et de sueur refroidie. Le vent qui, à cette altitude, souffle toute l'année, délasse, enveloppe, reconforte. Le soir, doucement, commence à tomber. " Pas de l'Escalette ", dit une pancarte brune avec des bouts

de rochers stylisés.

Tristesse et fatigue, deux mauvaises raisons d'aller fouiner dans les souvenirs. Il sentait le passé remonter en lui, tourbillon d'images et de sensations dont le désordre contrastait avec l'apparente immuabilité des lieux ; voir ces grandes étendues vides et rases, parsemées ici et là de rochers sculptés par le vent ou de petits bosquets de buis l'apaisait, il se sentait à nouveau relié à quelque chose, et, à la fois, dépassé par cet environnement qui lui survivrait, probablement inchangé. Quelle paix ! Et quelle douce amertume que celle de rêvasser en compagnie de ses fantômes, vieilles connaissances fidèles modelées jour après jour par la fantaisie du souvenir.

Emergeaient la première femme, l'ombre des suivantes ; les fêtes adolescentes et la naïveté bénie des premiers émois ; les fraternités éternelles et illusoire d'avant l'âge rance ; quelques visions fugitives de paysages, de vieux potes perdus ; la bagarre au moment du licenciement de chez Placide's, un resto chic où la décoration avait une place bien supérieure à la nourriture dans l'addition finale, et où un plat avait fini par atterrir sur un client un peu plus insupportable que les autres.

L'année dernière...

Il faut moins de trois jours pour faire un clochard, paraît-il, quelques heures avaient suffi pour faire de lui un détrousseur de clochards ; c'était parfois dangereux, on n'est jamais trop sûr des réactions de quelqu'un qui n'a rien à perdre. Il fallait attendre, règle numéro un du charognard.

Ce qu'il y a de bien avec les clochards c'est qu'ils s'emmerdent tellement qu'il est rare qu'ils ne finissent pas ivres morts passé sept heures du soir. Après il n'y a plus qu'à refiler un coup de pied au clébard et se servir, ces salopards ont toujours plus d'argent que l'on ne pense sur eux, ça ne leur fera que quelques bouteilles de vin de merde en moins....

Avec un zeste de mauvaise foi, il s'était déjà dit plusieurs fois que les tuer serait, quelque part, mieux... Qui pourrait vouloir vivre comme ça ? Mais ôter la vie, ce n'était quand même pas rien ; il n'avait jamais eu de remords, il ne voulait pas prendre ce risque-là. *Tu parles...*

Le soir tombait, il frissonna. Chien et loup, l'heure où les mourants s'en vont et les âmes sensibles se confient. En bas dans la vallée, un camion s'attaquait aux premiers lacets du col, un peu pataud, deux phares puissants repeignant les ombres au gré des errements du faisceau. Les odeurs de buis se firent plus fortes avec la disparition de la lumière ; il rentra dans la voiture et attrapa un thermos de thé encore tiède ; alluma une cigarette. Clope du soir, bonsoir ! Une toux sèche et brûlante lui déchira les poumons, qu'il fit passer avec une gorgée de thé. Putain de clope, elle finira par m'avoir... Et après ? C'est tellement romantique, une cigarette qui se consume, cette petite allégorie de la vie répétée des centaines, des milliers de fois ; on se sent mourir, avec une clope aux lèvres, dramatique ; consistant. Les volutes de fumée jouant et jouant la grande variation des illusions qui s'évaporent.

Dans le fond, qu'avait-il vécu jusqu'à sa rencontre avec Tom ? Pas grand-chose, une jeunesse sans histoires, assez agréable mais peu animée, le lot normal d'un gamin vivant dans une petite ville du sud de la France. Il était né à Sètes, fils d'immigrés

espagnols ayant quitté l'Espagne à la fin des années 60. Son nom de baptême était Pacomar, mais l'employé de la mairie n'avait pas jugé utile, à quelques secondes de la fin de son service, de retaper le document pour une seule faute de frappe. Pacomar devint donc Pacomaz, et le resta. Il n'apprit son vrai nom que plus tard, lors d'une soirée où son père, pris soudain de tristesse après la fin de la deuxième bouteille de vin, lui cita la coquille fatale comme indice supplémentaire de l'absurdité de l'existence, après la malhonnêteté scandaleuse des pinardiers et les terreurs franquistes.

Il était employé dans une administration, gagnant de quoi faire vivre sa femme, son fils et sa soif de façon confortable quoique simple. Pacomaz était très souvent dehors, à jouer aux alentours, et ne prêtait pas beaucoup d'attention aux velléités éducatives parentales, guère cohérentes quoique parfois violentes. Il en avait conservé une certaine émotivité, le goût de l'effort physique et l'habitude de parler fort.

Son adolescence se passa aussi bien que peut se passer une adolescence : rapidement. D'agréable physionomie, il avait eu quelques amoureuses, et vers 17 ans il était très épris d'une certaine Myriam, rencontre de printemps de terminale qui l'émouvait profondément. Elle était blonde, fine, gracieuse, souvent enjouée. Mais, quelques mois plus tard, elle était partie faire des études à Paris où assumer un copain provincial qui n'écoutait que de vieux tubes éculés demandait plus de courage et d'amour qu'elle n'en avait ; elle l'avait quitté. Il repensait encore à elle, parfois, elle n'avait pas été la dernière mais peu l'avaient autant troublé.

Plutôt flemmard, il n'avait guère brillé dans les études, et ce malgré un goût assez sûr, résultat d'une certaine sensibilité et d'une bonne mémoire. Après trois ans passés à végéter dans une garderie pour post-adolescents de l'Education Nationale, il avait commencé à bosser comme serveur dans un restaurant. Avec au début un certain bonheur, après ces années où il ne représentait à peu près rien pour personne dans la société, voilà qu'on lui confiait une vraie responsabilité, accueillir des gens et les faire se sentir à l'aise.

Assez vite il s'était pris au jeu, et mettait un point d'honneur à bien faire ce qu'on lui demandait, prenait des initiatives pour s'appropriier les choses. Après deux ans de service à la Moule Sacrée, restaurant aujourd'hui fermé sur le front de mer de St Raphaël, il était passé au Placide's, un restaurant chic de la baie de St Tropez, entre Ste Maxime et les Issambres où, toute la journée, il flottait avec grâce, plateau en équilibre au-dessus de sa tête, virevoltant de-ci de-là. C'était un bon professionnel, plutôt doux de nature, qui avait vite compris l'intérêt commercial de la gentillesse. Cependant, avec l'usure du temps, celle-ci s'était transformée graduellement en flagornerie routinière : il est impossible d'être réellement aimable sur commande très longtemps, cela dépend des gens, certains sont plus résistants que d'autres. Pacomaz, lui, était d'une nature trop friable. Au moment des faits, un peu plus de huit ans après son entrée dans le métier, il était devenu parfaitement aigri et coléreux, processus normal du mensonge quotidien : lorsque les autres y croient, on les méprise ; s'ils n'y croient pas, l'on se méprise soi-même. Et rien de pire que le voisinage ordinaire du mépris pour quelqu'un de sensible. Alors il s'étourdissait, bossait comme un sourd, buvait et fumait pour oublier la fatigue, baisait les jours de chance. Jusqu'au lendemain. Chaque matin, se pousser au cul pour ne pas entendre l'appel de la paresse ; se durcir, foncer.

Remarque, ma vie aujourd'hui elle est pas beaucoup mieux ; toujours sur la route, quasi pas de potes, une pute de loin en loin. Mais libre d'aller où je veux, bordel ! De comptes à rendre à personne ! Seul et libre, seul et libre, seul et libre. Si seulement il y avait encore Tom... Il me dirait quoi faire, putain, qu'est-ce que je dois faire ? Qu'est-ce que... Pfffff

Tom était arrivé dans la vie de Pacomaz le jour même de son licenciement, au resto il était assis à la table voisine et avait suivi toute l'affaire. Classique s'il en est : un type se pointe avec une nana qu'il veut se faire et joue au grand seigneur ; vous regarde de haut, commence à se plaindre de la lenteur du service et de la fraîcheur du pain pour dissimuler son absence évidente de conversation. Les gens pressés, c'est toujours pareil : ils n'écoutent plus, ils n'ont plus le temps, alors

quand il s'agit de parler ils aboient. Pas de chance, ce soir-là c'est vendredi soir, mois de mai, hommes et femmes en chaleur dans les bouffées tièdes de l'été qui s'annonce, têtes tournant le long des jambes dénudées ; urgence, concentration de connards maximale, haute saison.

Et voilà ce péteux qui veut jouer les matamores... Non mais regarde-le, en train de fumer son cigare, yes baby I got a big one, la tête penchée en arrière, la main collée sur la bouche à aspirer tout son soûl de contentement de soi, hideux de propreté et de fitness. Un bon coup de... Allez, Paco, calmos, vous avez choisi ? Si vous hésitez encore, je vous recommande notre plat du jour, carpaccio d'autruche aux truffes blanches sur son lit de basilic frais... A moins que vous ne préfériez la langouste tigrée hawaïenne aux filets de turbot en sautoir ? Ou alors, si vous recherchez quelque chose d'un peu original, il y a toujours la spécialité maison, la "fondue-chinoise-et-sa-farandole-de-sauces-exotiques", notre nouveau chef la réussit à merveille... (tu veux jouer les empereurs gros malin ? Allez assume...) Alors, oui ? La fondue ? Hm, vous allez vous régaler, monsieur veut-il la carte des vins et des desserts ? J'ai quelques vins tout à fait intéressants si vous vous y connaissez un peu, je vous recommande le Macon-Villages 82, des arômes fondus qui se finissent sur des notes de paille...

Joe les hormones, nom générique donné par Pacomaz aux cinquantenaires carnassiers fréquents dans ces lieux, lui retend les cartes d'un air " on est complices, t'as bien vu que je veux me faire cette nana alors sois sympa et sors-moi le grand jeu ", appel méprisant à la solidarité masculine, *pas de problème Joe tu vas l'avoir ton grand jeu*. Paco jette un coup d'œil à la femme ; corps mince et sexy dont la robe étroite souligne les formes, chevelure arrangée au millimètre, bijoux " simples et élégants " comme dirait Cartier, dentition parfaite. Pacomaz a déjà vu beaucoup de femmes riches dans cet endroit, mais jamais aucune ne lui a paru aussi propre*. En l'occurrence, il s'agit de Mme D., épouse d'un riche parisien. Elle a été invitée ce soir-là à dîner par M. G., dirigeant d'une entreprise détenue pour l'essentiel par son mari. Mme D. vient de décider, suite à la lecture d'un article prônant comme remède aux invasions de la

cellulite un QO (quotient orgasmique) élevé, de davantage prendre soin de son corps et de la libre circulation de ses fluides. Et, pourquoi pas, d'inaugurer sa cure en prenant un peu de bon temps avec ce M.G. qui regarde de plus en plus ostensiblement le décolleté prévu pour cela.

C'était un peu salaud, ce que je venais de faire, lui refourguer l'addition la plus chère de toute la soirée avec le plat le plus salissant de toute la carte... Tant pis pour Joe les hormones. D'ailleurs ça ne rate pas : au bout d'un quart d'heure, je vois la nana furax aller aux toilettes avec la robe de satin vert maculée de sauces oranges, brunes et rouges... Et mon Joe qui s'étouffe de rage et se brûle en essayant de récupérer les morceaux de viande ou de fruits de mer tombés au fond de la cassolette d'huile bouillante. Alors évidemment, quand j'arrive avec le dessert, un magnifique Paris-Brest maison avec une crème au beurre et au moka, madame fait la tronche et monsieur gonfle le pectoral. Il le prend de très haut, la voix presque étouffée de suffisance, prétend m'apprendre mon métier, me traite d'incapable... S'il s'en était tenu à ce registre, pour moi habituel, j'aurais laissé faire en souriant (cause toujours, par ici la monnaie), mais, d'une part ce soir-là je n'étais pas de bonne humeur, d'autre part la nana s'y met aussi, mais de façon plus perverse : elle me reproche gentiment ma tenue, ma coiffure, me fait comprendre le plus aimablement du monde que, serveur, je ne représente qu'une espèce amusante et servile dans la galaxie des sous-merdes à son service... " Et vous portez vraiment ces chaussures-là tous les jours ? Je veux dire, c'est mauvais pour les pieds de marcher toute la journée dans des chaussures abîmées, il faut que vous fassiez attention... Vous devriez davantage suivre les conseils de votre pédicure ! " Je lui balance le beau gâteau à travers la gueule, la crème au beurre et au moka lui dégouline dans le décolleté, rraaahh, enfin, prends ça salope !! Joe se lève et m'empoigne, je lui en colle une et on commence à se battre assez salement, ça dégénère sur les tables d'à côté... J'étais sur le point de me faire lyncher quand une main secourable attrape Joe par le col de la chemise et l'envoie voler sur la fondue, achevant de repeindre sa princesse avec de jolies arabesques d'huile bouillante à la sauce saté.

C'était Tom, qui avait tout suivi et était intervenu.

Pacomaz et lui partent en courant, ravis du fantasme assouvi pour l'un, du bon dîner à l'œil pour l'autre.

Tom venait de tomber sur une vraie mine d'or, un vagabond qui remontait de St Tropez, chassé par les nouveaux arrêtés anti-mendicité mais qui avait eu le temps de faire un bout de saison et quelques poches bien garnies le long du port. Byzance ! L'ivresse au champagne c'est quand même ce qu'il y a de mieux, une exaltation trépidante et joyeuse ; ils louèrent une très grande chambre dans un bon hôtel, dans laquelle ils firent l'amour toute la nuit à deux gentilles nanas croisées dans un bar, deux sœurs qui habitaient le coin. Le soir même, Pacomaz était acquis à la vie errante.

Tom et lui repartirent dès le lendemain, tambour battant, écumant tout ce que la Côte d'Azur compte de jardins et de bancs publics, Tom enseignant à Paco les quelques ficelles de base du métier : ne jamais se presser, toujours avoir une flasque d'alcool fort sur soi pour abrutir sa future victime, porter des pantalons longs et épais à cause des chiens, des gants à cause des puces... Et assommer en tapant vite et sec. Ne prendre que l'argent, " on est des voleurs, pas des enculés ". Tom était un drôle de personnage : très vif, il comprenait toujours tout en avance sur les autres ; assez perdu, toujours à plaisanter, parfois de façon un peu forcée mais au final on n'avait pas le temps de faire le tri et de noter l'humeur au milieu de ce flot quasi ininterrompu de blagues et de théories fumeuses sur l'histoire et la marche du monde. Dans la vieille voiture, sur les routes, c'était des conversations infinies, prolongées bien au-delà du raisonnable pour l'amour de l'art ; les femmes, ces grandes absentes, en étaient souvent le sujet principal, mais en fait Tom pouvait parler pendant des heures sur à peu près n'importe quoi, ne serait-ce que grâce aux multiples digressions qui émaillaient son discours. Drôle de gars, vraiment ; on ne savait jamais d'où il tirait ses informations, de toute façon il s'arrangeait toujours pour laisser le flou planer sur ses assertions, de sorte qu'il était inutile d'aller vérifier. Il était très secret : impossible de savoir d'où il venait, quels avaient

été ses parents, son éducation, son histoire. Parfois il racontait des histoires de pays lointains, ou alors des détails très précis sur un village qu'ils traversaient, pour ensuite enchaîner sur un commentaire cinglant sur les communiqués radiophoniques d'une grande entreprise ou un quelconque discours médiatique. Le point commun de tous ces discours étaient une sorte d'ambiance " tous pourris sauf nous ", " le monde est foutu, déjà mort ici, en sursis ailleurs, alors autant vivre le quotidien à fond " qui convenait tout à fait à un Pacomaz ayant renoncé à toute espèce de projet d'avenir ; et ils continuaient.

Arriva la fin de l'été, les SDF remontaient vers les grandes agglomérations pour passer l'hiver ; Tom et Pacomaz à leur suite. Ils échouèrent à Lyon, dans un studio minable loué au noir, mais se firent assez vite repérer par les clochards locaux qui, un comble, s'organisèrent et ne se déplacèrent plus qu'en groupes de trois ou quatre ; il fallut repartir, monter sur Paname. Et là il y avait de la concurrence entre clodos et dealers pour les bancs publics, en plus ils se ressemblaient souvent, entre clodos, clandestins des pays de l'Est et défoncés ne faisant aucun effort pour se saper correctement.

C'est ça ce qui nous a mis dedans ; on avait senti le plan foireux en trouvant quelques sachets de poudre dans les poches d'un gars que nous venions de laisser dans une poubelle pas loin. On ne pouvait pas savoir que ce type était le petit frère d'un des principaux grossistes en coke de la place parisienne ; on l'a compris lorsque quatre bouledogues humains enfoncèrent la porte de la piaule où nous avions pris nos quartiers d'hiver. Je me suis pris une énorme baffé qui m'a envoyé promener à l'autre bout de la pièce. Par contre, Tom a commencé à parler ; la connerie à ne pas faire.

Il ne faut jamais faire sentir à 90 kg de muscles l'importance d'un cerveau, c'est tout à fait ridicule et dangereux. Sauf que Tom avait précisément une fierté mal placée à l'endroit de son cerveau ; il commença à les prendre de haut, leur expliquer qu'ils devaient tous se serrer les coudes contre l'oppression marchande, ce genre de conneries (c'était en plus complètement crétin, rien de plus capitaliste qu'un dealer) ; les mecs le prirent à bras-

le-corps et l'envoyèrent par la fenêtre. Il s'écrasa 7 étages plus bas sur le caniche nain de la concierge, Mme Senchaz.

S'il avait su que sa mort causerait celle d'un roquet de ce genre, ça lui aurait fait assez plaisir, je pense. Je me suis retrouvé tout seul, trois côtes cassées et sans argent, ces cons-là avaient tout pris. Paris n'étant plus sûr pour moi, fallait que je me barre rapidement ; et puis je ne voulais pas rester près de la tombe de Tom, elle était trop fraîche.

Paco reprit donc la route, vit du pays : il détroussa des clochards belges, hollandais, allemands, autrichiens, suisses (bien fournis, les suisses), italiens... Avant de revenir sur la Côte d'Azur. Toujours seul ; il avait bien essayé de se retrouver un collègue mais personne ne lui convenait, personne n'arrivait à la cheville de Tom. En général, il les abandonnait en les laissant au bord d'une route, mais parfois c'était eux qui partaient avec l'argent. La plus longue association de ce genre avait duré une dizaine de jours.

En repassant devant le Placide's, le restaurant dont il était parti un an auparavant, il vit que celui-ci avait fermé. Il entra, espérant trouver un abri pour la nuit, et tomba sur une demi-douzaine de SDF savourant le zéphyr du soir sur le grand balcon donnant sur la mer. Il se joignit à eux, après tout c'est encore le monde qu'il connaissait le mieux. Ils étaient sympas, ces six-là, ils étaient ensemble depuis quelques mois et, pour le moment, s'accordaient bien ensemble, fait rare dans la population des sans-logis où la loi de la jungle prévaut. Mais c'était la fin de l'été, tous étaient relativement en fonds.

Ils l'accueillirent chaleureusement : ils avaient réussi à enfoncer la porte de la cave qui recelait encore quelques bouteilles, il y avait un grand champ de maïs quasi mûr pas loin : sur le balcon, ce soir-là, l'abondance faisait oublier leur condition à ces hommes abîmés. À côté du feu où rôtissaient dans le beurre quelques épis de maïs, une bouteille à la main à contempler la mer, le poids de l'existence s'amenuisait ; l'alcool aidant les rires arrivèrent et avec eux une grande légèreté, sensation chaude et rare. Quand il partit cette nuit, il ne prit que la moitié de leur argent. Se

rendant compte que, finalement, il était devenu lui-même ni plus ni moins qu'un SDF, ce n'était pas un hasard s'ils l'avaient accueilli comme un des leurs.

Toute la matinée suivante il fut en proie à des remords, ce qui ne lui était jamais arrivé. Il désirait retourner là-bas, ne pas quitter si vite cet endroit où, l'espace d'une soirée, il s'était senti bien; et son acte déshonorait son souvenir, ce qu'il ne supportait pas. Il se demanda ce qui se passerait s'il retournait là-bas. Il faudrait qu'il s'avance sans un mot, le bras tendu vers eux avec l'argent dans sa main; ils comprendraient alors le sens de son retour; peut-être même qu'ils seraient émus? Oui, certainement, ils le considèreraient comme quelqu'un de bien! Un beau geste... Cette pensée lui donna à l'instant même un grand plaisir. Ce fut ce plaisir-là qui lui fit faire demi-tour, vers l'espérance. Il voulait aller rendre l'argent à ces gens qui l'avaient accueilli.

Il fonça et arriva au Placide's vers midi. Il ne restait plus qu'un homme, assis sur les marches de l'entrée, la tête entre les mains. L'homme, le voyant, eut un sursaut mais ne bougea pas.

" Pourquoi reviens-tu ? Tu viens prendre le reste ? "

" Non, je viens rapporter ce que j'ai pris "

" Oh, pauvre chéri, t'as des remords ? Hm ! C'est bien, ça, les remords, mais, pauvre, t'arrives trop tard ! Dans les billets que t'as chouré y avait un billet auquel André tenait plus que tout, il l'avait sur lui quand sa vie a été foutue en l'air, il a tout perdu du jour au lendemain après s'être ridiculisé en essayant de se faire la femme de son actionnaire principal, le salaud s'est acharné sur lui... C'était son fétiche, tu vois, le signe qu'un jour, avant, il fut autre chose qu'un vieux clodo alcoolique et inconsolable. Un souvenir, bordel, tu ne respectes rien ? Oui, je sais, tu savais pas, maintenant c'est trop tard, il vient de se pendre là-derrrière... T'es vraiment qu'une petite frappe de merde ! "

Paco se dirigea vers la grande salle ; André était là, pendu, les bras le long du corps, un peu d'écume aux lèvres. Il le regarda attentivement, terrifié; cet homme avait été beau, il n'y avait pas si longtemps. Soudain il le reconnut : Joe les

hormones ! Pas de doute possible, c'était lui, il ne l'avait pas reconnu la veille dans la pénombre. Revenu mourir ici.

Il repartit aussitôt, pleurant et courant sous les insultes et les quolibets du vieux à qui il n'avait rien à répondre. Il prit la route et roula, roula comme un fou, les mots aigres du vieux en boucle dans sa tête. " Petite frappe de merde ! " " Petite frappe de merde ! " " Petite frappe de merde ! " " PETITE FRAPPE DE MERDE ! " STOOOOOOOOP !!!!PUTAIN DE VIEUX, LACHE-MOI, J'Y SUIS POUR RIEN, JE NE SAVAIS PAS, OK ? JE NE SAVAIS PAS, JE SAVAIS PAS, JE SAVAIS PAAAS!!!!

En désespoir de cause, il alluma la radio et tomba sur EFM, "la radio de l'économie", des nouvelles des marchés financiers tous les quarts d'heure... Success-stories, déclarations pompeuses de tel ou tel grand patron, flagorneries diverses suintèrent en crachotant des enceintes usées de la voiture.

"Oui, aujourd'hui nous célébrons le centenaire du mot télécommunication et nous recevons M. X, pédégé de la grande entreprise de télécommunication Y qui sort un nouveau produit... " " " Le Dow-jones et le SNP gagnent actuellement... " " L'irruption de la concurrence a permis l'innovation... " " ça permet de gérer les flux applicatifs des entreprises... "

Ce flot de de mots ronronnants et satisfaits l'apaisa un peu : bien qu'il n'ait rien à voir avec les gens qui causaient dans le poste, ça lui donnait au moins l'impression d'être branché sur le cœur de l'actualité, d'apprendre les mots qui feraient de lui quelqu'un de respectable, d'introduit. D'intégré, à tout le moins.

Cependant, comme à l'accoutumée, le mirage fit long feu, au bout d'une grosse heure (45 jingles et 58 indicatifs) il se lassa et chercha de la musique.

" Oh ouiiiiiii, prends-moi aime-moi fooooooort " scratch crouiiiiii " J'nique ta race comme j'nique... " scraaaaa scraaaa " Oh yes baibaiaiaiaiaia, ting tang poum scouac Ai'm filiiiiing so graite wiz iououououou.... " crrrrr crrrrr " Nous allons à présent écouter la sonate pour piano et violon koëchel cinq cent quatre-vingt onze de Volf-

gangu Amadeus Mozaart, un chef-d'œuvre unique dont l'appréciation, pour difficile qu'elle soit au vulgoume pécousse, n'en est pas moins tout à fait délectâââââable pour " *Crrrrr crrrrr crrrrr crrrrr zouiou fffffff*

Et merde, il coupa la radio. Non qu'il n'aime pas la musique, mais il ne supportait pas de pouvoir prévoir en cinq secondes l'intégralité du morceau. Pas de chance, d'habitude on arrivait au moins, en parcourant toute la bande FM, à trouver quelque chose d'autre que des morceaux clonés ou les chuchotements lénifiants des stations pour cadres en mal de relaxation. Mais ce jour-là, rien à faire. Une seule belle chanson pouvait pourtant le sauver. La route continuait, une méchante autoroute-tuyau aux paysages dissimulés par des murs anti-sons. Le ciel était complètement dégagé, et malgré la fin de l'été le soleil cognait durement.

_, _, _, les bandes de signalisation se succédaient, monotones, contrastant avec le grincement irritant de l'hélice de ventilation du moteur qui manquait d'huile. Mais rien ne parvenait à le calmer, il malmenait son moteur et multipliait les dépassements rageurs et hasardeux. Il tourna à droite, direction Montpellier, puis Lodève. Plus de cinq cent kilomètres en une seule après-midi.

Une longue route, pensa-t-il en finissant une autre clope. Il était finalement parvenu à se fatiguer, s'abrutir. Un auto-stoppeur assez jeune pris sur une centaine de kilomètres lui avait laissé un bout de shit bienvenu, il sentait son dos se détendre après tous ces kilomètres à encaisser les mauvaises suspensions. La tôle encore chaude du capot lui fit du bien quand il s'allongea dessus.

Le soir était tout à fait tombé maintenant. Le camion poursuivait son ascension ronronnante du col. Vénus se levait, on apercevait de mieux en mieux les constellations qu'il savait encore reconnaître mais dont il avait oublié les noms. Toujours cette odeur de buis, si agréable. Il se releva et marcha un peu le long de la route, dans la poussière. Le poids-lourd arrivait. C'était un long semi-remorque rouge, blanc et propre, quelques

guirlandes électriques de couleur dans l'habitacle du conducteur ; un point rouge au-dessus du volant, quand celui-ci tirait sur sa cigarette. Terminant le dernier raidillon, il progressait lentement, le moteur assez haut dans les tours mais sans forcer. Paco lui fit un vague signe de la main, l'engin s'arrêta sur un parking quelques dizaines de mètres plus loin ; le chauffeur sauta à bas, visiblement heureux de pouvoir s'arrêter quelques instants.

" Salut ! "

" Salut "

" Vous êtes en panne ? "

" Non, non, je me repose un peu. "

" Ah, bon. Parce qu'il ne passe plus grand-monde sur cette route, vous savez ; la plupart des gens prennent l'autoroute tout le long maintenant qu'il y a le viaduc à Millau ; mais moi j'aime bien ce col, c'est une vieille route, ça se sent au tracé... Et puis le paysage est beau, vous savez, quand il fait beau on peut voir la Méditerranée d'ici ! "

" C'est vrai, je me suis arrêté il y a une demi-heure, au coucher du soleil, c'était très beau. Vous allez où ? "

" À Paris, je viens d'Espagne "

" Qu'est-ce que vous ramenez ? "

" Plein de trucs, je ne sais pas exactement, c'est mon client régulier qui m'a refilé une cargaison, je sais qu'il y a des vêtements, quelques trucs genre radios, walkman... Et puis d'autres choses. Probablement des trucs pour la rentrée "

Paco, au fil de la conversation, sentit une idée germer en lui, s'imposant avec de plus en plus de netteté. Il discuta assez longtemps avec le chauffeur, aiguyant petit à petit les échanges vers le thème du terrorisme, "si fréquent en Espagne, vous avez vu, à Atocha, c'est épouvantable... Et, je dis ça comme ça, mais vous êtes vraiment sûr de ce que vous transportez? Je veux dire, ça peut être dangereux de ne pas savoir ce que l'on transporte en arrivant de Madrid..."

Le chauffeur se laissa convaincre d'entreprendre une inspection de sa cargaison. Celle-ci révéla plusieurs choses : des fruits et légumes congelés, trois caisses de radios à piles de fabrication

chinoise, deux palettes de bonbonnes de gaz butane pour réchauds de camping, quatre palettes d'affiches 4x3 aux couleurs des Galeries Lafayette destinées aux murs du métro parisien et, dissimulées dans le fond, quelques livres de safran coupé au curcuma avec écrit en gros : " PERSONNEL ".

Ce chauffeur était de ceux qui parlent trop : une bénédiction. Paco avait néanmoins quelques remords à le laisser s'épancher de la sorte, sachant trop combien cette frénésie de communication était due à la solitude de ceux qui passent leur vie sur la route. Le type était donc en train de parler des assureurs, ces escrocs, etc.

Paco, l'air de rien, passe derrière lui en faisant mine de ramasser un bout de carton qui traîne et, sortant une clé à molette de sa poche de pantalon, lui donne un grand coup sur le crâne qui l'assomme sur le coup.

" Désolé " grommelle-t-il.

Il se saisit des clés du camion, démarre et file à tombeau ouvert en direction de l'autoroute. Au loin, de l'autre côté du plateau du Larzac, de grands mâts d'acier sous une couronne lumineuse : le viaduc de Millau, récemment achevé ; fortement éclairé, on ne voit plus que lui sur le plateau.

Pacomaz, en suivant les lumières, se dirigea dans sa direction. Dans les années 1970 et 80 ce plateau était l'un des derniers déserts français ; l'on n'y croisait plus personne, hormis quelques moutons mâchonnant des herbes rases en attendant le passage du camion de la laiterie de Roquefort et, surtout en été, des écologistes venus préparer le terrain de la néo-ruralité. Des collines pelées élaboussées de fleurs sauvages au printemps, rêches et jaunes dès le milieu de l'été, ne supportant que des herbes rondes et des variétés de chardons ne poussant nulle part ailleurs ; des buis partout, seule plante capable d'aller chercher l'eau aux quinze mètres de profondeur où la porosité des sols calcaires l'entraîne immédiatement à chaque pluie. Seuls les bruits du vent et des nuages résonnaient ici en permanence, sur cette portion la plus aride du plateau, entre les vallées du Cernon et du Tarn. Aujourd'hui, une autoroute le perce de

part en part, et le mugissement des trente-six tonnes pollue nuit et jour ces lieux où rien n'arrête les sons. Mais les gens du coin sont contents, ils ont de belles départementales, de mirifiques promesses de désenclavement... C'était Tom qui lui avait raconté ça, l'année dernière, quand ils s'étaient arrêtés quelques jours à La Cavalerie, un petit patelin fortifié au milieu du plateau ; d'imaginer ce qu'avait pu être ce bel endroit auparavant l'avait profondément attristé.

Pacomaz accélère sans cesse, mâchoires serrées. Un bon camion, ça, ricane-t-il, va plus vite que ma vieille épave. Au loin se profile le péage du pont ; il ralentit un peu, juste ce qu'il faut pour trouver une voie libre. Une fois engagé, il accélère de nouveau et défonce la barrière de sécurité, déclenchant instantanément une sirène qui baisse d'un ton quand il la dépasse.

Arrivé au milieu du pont il s'arrête, sans tenir compte des klaxons de ceux qui le suivent ni des gyrophares des voitures de police qui arrivent au loin. Il descend de la cabine, hurle aux automobilistes présents de s'éloigner et pénètre dans la remorque. Il fracasse avec une petite hache d'incendie plusieurs recharges de butane, qui se fissurent en sifflant. Il retourne à l'entrée du camion, les flics arrivent trop tard.

" Allez-vous en " leur dit-il calmement. Il ne peut plus revenir en arrière maintenant, il est soudain très calme, très déterminé ; l'espace de quelques secondes, pris de vertige, il retrouve la maîtrise de lui-même. Il sort une cigarette et se l'allume. Une bonne bouffée, les lumières orangées de Millau palpitent doucement dans l'ombre de la vallée. *Remarque c'est pas mal comme sortie, ça manque pas de classe... toujours ça de gagné... Ce n'était plus possible. ...*

D'un geste, il jette la cigarette dans le camion qui explose, projetant des milliers de " Laetitia Casta vue par J.P. Goude " dans le vide ; chaleur, lumière ; puis tout se tait, ne restent que les cendres voltigeuses, le trou béant au milieu du pont et, dans l'air, un curieux parfum d'épices se mêlant agréablement à celui des buis.

**

FLASHNEWS

Attentat-suicide sur le viaduc de Millau : un homme de type méditerranéen, âgé d'une trentaine d'années, fait sauter son camion au milieu du pont. Dégâts matériels importants, aucune autre victime n'est à déplorer pour l'instant. L'attentat n'a pas été revendiqué, et, bien que la piste du terrorisme islamiste ne puisse être exclue, l'on soupçonne plutôt un groupuscule écologiste radical compte tenu de la forte représentation de ce mouvement dans la région. Des perquisitions sont en cours dans plusieurs fermes du plateau, et une demi-douzaine de terroristes présumés ont été placés en garde à vue. Restez connecté ! Bientôt les images de la catastrophe enregistrées par les caméras de vidéosurveillance du pont, le point de vue de FORCES DE L'ORDRE© et le portrait exclusif des activistes arrêtés ! Informations confidentielles garanties !

*Infolive : l'information en temps réel ! Parce que l'information est un droit, Infolive c'est un journal toutes les sept minutes, les dernières images accessibles 24h/24 ; souplesse, fluidité, efficacité ! Infolive, c'est l'information dont **vous** avez besoin !*

**